

— Dame, répondit naïvement Simon, qui prit tout à coup les mains de son ancien ennemi, c'est que...

Il s'arrêta hésitant.

— Eh bien ? fit M. de Valserrres.

Eh bien moi aussi je suis riche

M. de Valserrres ne jeta pas le cri d'étonnement auquel s'attendait presque Simon.

Il se contenta de dire en souriant :

— Je le savais

— Tu le savais ! exclama Simon stupéfait.

— Oui, tu as trois millions...

— C'est vrai, fit le bonhomme. Mais comment le sais-tu ? Tu as donc vu le docteur hier ?

— Non, mais j'ai vu maître Ladmiraault, le notaire.

— C'est bizarre... bizarre ! murmurait Simon.

— Enfin, reprit M. de Valserrres en souriant, tu viens me demander des conseils ?

— A cette dernière question, Simon tressaillit et songea à sa fille :

— Mon Dieu ! dit-il, je crois que je deviens fou ! Pardonne-moi, mon ami... j'oubliais le vrai motif qui m'amène vers toi...

— Vraiment ?

— Figure-toi que Marthe ne sait rien encore...

— Je m'en doute.

— Ah ! j'avais peur de la tuer... comprends-tu maintenant pourquoi j'étais si triste ?

— Oui, je le comprends.

— Mais le docteur m'a dit qu'on pouvait tout lui dire, et qu'aujourd'hui, quand il viendrait... si elle était aussi bien qu'hier... il me ferait un signe ; mais je ne sais pas, moi, je suis si embarrassé... comment dire cela à Marthe ?... Alors, toi qui es notre ami...

— Eh bien ! fit M. de Valserrres, je m'en charge.

— Vrai ?

— C'est moi qui lui apprendrai qu'elle est riche.

Une bouffée de naïf orgueil revint au bonhomme :

— Sais-tu, dit-il, que c'est une belle dot que trois millions ?

— Mais oui, fit M. de Valserrres.

— Avec cela je puis trouver un prince pour gendre...

L'ancien banquier posa la main sur l'épaule de Simon.

— Mon bon ami, dit-il, veux-tu un conseil ?

— Parle.

— Au lieu de songer à un prince, donne ta fille à l'homme qu'elle aimera, c'est le meilleur usage que tu puisses faire de tes trois millions.

Simon courba la tête et murmura :

— Tu as raison... je suis un peu fou... pardonne-moi.

XXI

Le même jour que Simon et M. de Valserrres avaient eu l'entretien que nous venons de reproduire, M. de Courtenay était de son côté, en conversation intime avec son ami Arthur de R.

Ce dernier venait lui annoncer son prochain mariage.

Tout en répondant à M. de R. ... par les compliments d'usage, Courtenay était si visiblement préoccupé que son ami ne put s'empêcher de lui demander à quoi il rêvait. Il finit même par lui dire que s'il gardait ainsi le silence, il croirait que Courtenay avait contre lui quelque chose qu'il ne voulait pas lui dire.

A cette interpellation directe, Courtenay tressaillit, posa ses deux coudes sur la table et répondit brusquement :

Ma foi ! tant pis, tu auras voulu !

— Quoi donc ?

— Devenir mon confident.

— Tu as une confidence à me faire ?

— Mon Dieu, oui.

— Je gage que, toi aussi, tu te maries ?

— Non, mais je suis amoureux...

M. Arthur de R. ... regarda son ami avec un certain étonnement.

— Mon cher, reprit Léon de Courtenay, tu vois un homme qui a passé sa vie à se refuser toute émotion violente et tout excès. Je ne me suis abandonné complètement à aucun penchant, je n'ai aimé qu'avec réserve, semblable à ces convives qui ne boivent que de l'eau rougie par crainte de se griser.

Voilà six années que tout Paris me proclamait le plus sage et le plus philosophe des viveurs.

Adieu mes théories, mon cher bon ! me voici amoureux... et amoureux d'une femme qui ne peut être ma maîtresse... ni ma femme.

— Pourquoi ?

— J'ai un rival, ou plutôt une rivale, dit M. de Courtenay avec mélancolie.

— Ah !

— Et cette rivale, mon ami, se nomme la mort, acheva Léon. Arthur fit un véritable soubresaut sur son siège.

— Es-tu fou ? dit-il.

— Non, mais j'aime une pauvre fille qui sera peut-être morte dans un mois.

— Allons donc !

— Ma foi ! reprit M. de Courtenay s'efforçant de sourire, tu l'as voulu ! tant pis pour toi, tu sauras tout.

— Mais parle donc, cher ami.

— Te souviens-tu du jettator ?

— Simon ?

— Oui.

— Il n'était pas si jettator que cela, et la preuve en est que j'ai tué mon adversaire quand je devais être tué moi-même. Eh bien ?

— C'est sa fille que j'aime... Ah ! mon bon, c'est toute une histoire. J'ai commencé par ne m'intéresser à elle que pour faire plaisir à Morgan.

— Bon !

— Puis Morgan et son beau-père sont partis en me la recommandant. Alors j'ai pris ma mission au sérieux ; puis je me suis associé un jeune médecin plein de talent, qui paraît avoir trouvé des moyens victorieux contre la phthisie.

D'abord cette lutte contre le mal a séduit mon esprit désœuvré, puis ma sensibilité s'en est mêlée...

— Puis ton cœur...

— Comme tu le dis.

— Mais enfin, comment est-elle ?

— Tantôt bien, tantôt mal.

— Elle a passé la chute des feuilles ?

— Oui ; mais viennent les premiers bourgeons...

La voix de ce railleur éternel qu'on appelait Courtenay était devenue sourde tout à coup.

— Veux-tu un conseil ? dit Arthur.

— Parle.

— Epouse-la ; je gage que tu la sauveras !...

— Oh ! si je le savais... fit M. de Courtenay vivement.

En ce moment la porte s'ouvrit et le valet de chambre apporta une lettre sur un plateau disant :

— De la part de M. le baron Morgan.

Paul Morgan à M. Léon de Courtenay.

« Mon bon ami,

Enfin ! ce mot, qui commence ma lettre, veut dire que nous avons trouvé.

Les d'Aprémont, cher railleur, ne seront pas troublés dans leur heureuse médiocrité par ces trois millions qui nous pesaient tant.

Il y a de par le monde un marquis de Saint-Joseph et ce marquis... Non, tu ne le connais pas ? Ce marquis, c'est Simon ! Simon, le pauvre vieillard, aigri ; Simon, l'ancien ennemi de M. de Valserrres, le père de Marthe, notre Simon, enfin.

Le bonhomme est tombé sur un journal par hasard, un des journaux dans lesquels le notaire avait fait ses annonces.

Il a commencé par aller chez le notaire, hier, s'est assuré de la réalité de cette succession inattendue et a promis de revenir au bout de trois jours, avec tous les papiers, néces-